VOL LII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 17 OCTOBRE 1923 — No. 47

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE .NITOBA
EST IE ET IMPRIMÉ
TOU S MERCREDIS
Toute nunications concernant le journ imprimerie devront être adresse
Manitoba
Publié par A. GAUVIN
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

LE BON ETAT DES FINANCES CANADIENNES

Sir Thomas White, ministre des finances durant la guerre, a remis aux journaux le communiqué suivant :

"Dans un discours prononcé à Québec, le Très Honorable Mackenzie King, premier ministre du Canada aurait fait la déclaration suivante d'après les journaux : "La terrible augmentation des dépenses incontrôlables est due en somme à la mauvaise politique du dernier gouvernement lorsqu'il a fait la guerre au moyen d'emprunts plutôt que par des taxes imposées durant la guerre sur ceux qui n'étaient pas au service actif. Il est vrai que la dette du pays est énorme, que l'intérêt payable sur la dette est plus considérable que tout le coût de l'administration il y a quelques années, que les taxes sont élevées. Mais pourquoi cela? C'est parce que nous cherchons maintenant à nous acquittter des obligations résultant des dépenses colossales des quatre années de la guerre, dont pas un dollar n'a été payé par le gouvernement du temps à même les taxes du peuple. C'est une chose qui a droit de surprendre et que le peuple canadien ne saurait trop prendre à coeur, en face des fardeaux qu'il est appelé à porter, mais qui n'en est pas moins vrai."

A cette déclaration, sir Thomas White fait la réponse suivante :

"Il est clair que les paroles du premier ministre ont été mal rapportées ou qu'en faisant cette déclaration il méconnaissait les faits concernant notre administration financière de guerre. Comme je fus ministre des finances durant toute la période de la guerre et que la déclaration en question constitue un reproche sérieux contre mon administration et contre le gouvernement dont je faisais partie, je me crois obligé d'exposer au peuple canadien les faits concernant les taxes et les dépenses de 1914 à 1919.

"Dans mon discours du budjet de juin 1919, je disais ce qui suit : "Laissant de côté les dépenses imputables au capital et appliquant le surplus disponible de nos revenus (du 1er avril 1914 au 31 mars 1919) au-dessus de la somme requise pour rencontrer nos déboursés courants, il sautera aux yeux que nous avons défrayé le coût principal de la guerre à même les taxes, au montant total de $275,943,977.00. Si nous tenons compte de la somme déboursée durant la période de cinq ans en intérêt sur la dette de guerre et pour les frais de pension, le total payé à même les revenus en dépenses de guerre jusqu'au 31 mars 1919 est de $438,293,248.00.

"Nos dépenses de guerre jusqu'au 31 mars 1919 furent de $1,323,793,200.00.

"D'après l'annuaire officiel du gouvernement, il appert que le total des revenus du Canada a progressé de cent soixante-treize millions de dollars en 1914 à trois cent douze millions en 1919, à trois cent quarante-neuf millions en 1920 et à quatre cent trente-quatre millions en 1921.

"En plus d'une majoration du tarif douanier en 1915, la taxe sur le revenu et les profits d'affaires fut imposée en 1916-17. Au cours de sa mise en vigueur, la taxe sur les profits d'affaires a rapporté plus de deux cent millions de dollars et la taxe sur le revenu a fait rentrer dans le trésor public, à date, environ deux cent vingt -cinqmillions de dollars.

"L'annuairé démontre également ce qui a été fait durant la guerre pour déduire les dépenses ordinaires du Dominion. Les dépenses pour travaux publics, en 1914, étaient de dix-neuf millions; en 1916, de douze millions; en 1917, de huit millions; en 1918, de sept millions; en 1918, de sept millions; en 1919, de six millions. Les dépenses imputables au compte du capital ont été déduites de quarante et un millions en 1915 à vingt-cinq millions en 1919. De grands travaux tels que l'exécution du canal Welland furent suspendus, mais nous avons cru que nous devions continuer l'exécution du nouvel hôtel du parlement.

"Je comprends parfaitement que mes successeurs ont eu de lourdes responsabilités, sir Henry Drayton avec les énormes dépenses nécessitées par la démobilisation, et l'hon. M. Feilding avec les intérêts considérablement accrus de la dette publique et les fortes dépenses annuelles pour les pensions. Tous deux ont eux aussi à faire face à d'énormes déficits des chemins de fer et à exercer une administration financière d'une importance inconnue avant la guerre. Mon dessein en faisant cette déclaration n'est nullement d'amoindrir en aucune façon les fardeaux qu'ils ont eu à supporter.

"Il est vrai que notre dette nationale a été considérablement augmentée du fait de la guerre, mais il est vrai aussi que si nous exerçons une stricte économie dans notre administration publique, elle n'a pas besoin de causer de grave anxiété au peuple canadien. Elle est environ de la moitié de la somme que la Grande-Bretagne doit aux Etats-Unis, somme qu'elle est actuellement à amortir, capital et intérêt, au moyen de versements annuels. De plus la dette domestique de la Grande-Bretagne est de quinze fois celle du Canada et la Grande-Bretagne la réduit chaque année. En comparaison des autres dominions de l'Empire et des autres pays qui ont pris part à la guerre, à l'exception des Etats-Unis qui ne furent belligérants que pendant quinze mois, notre dette publique est d'emblée la moins lourdes de toutes. Nos emprunts pendant la guerre furent faits principalament avec notre propre population et quant aux échéances, elles furent réparties sur des périodes qui en rendait l'amortissement comparativement facile. Si notre dette nationale avait été contractée envers des étrangers et que nous eussions parconséquent été obligés de payer l'intérêt annuel à l'étranger, nous aurions eu raison de nous inquiéter. Or elle est principalement due à la nation. Les paiements de capital et d'intérêt sont versés à des canadiens et sont ainsi disponibles pour le commerce ordinaire et les affaires du Dominion.

"De toutes les nations qui ont pris part à la guerre, sans excepter les Etats-Unis, le Canada, est, je crois, le pays qui a joui des conditions les plus favorables depuis l'armistice et qui a le moins raison de s'inquiéter de l'avenir. De cette heureuse position, je crois que notre administration financière de guerre n'est pas le facteur le moins important. Nous avons demandé au peuple canadien de produire et d'épargner son argent pour nos emprunts de guerre, dont le rendement a été en grande partie employé à fournir les sommes nécessaires à notre production agricole, commerciale et industrielle qui auraient autrement manqué de marché vu l'affaissement presque complet du change internationale en raison de la guerre. Si nous avions paralysé les entreprises au moyen de taxes, nous n'aurions pu participer au point où nous l'avons fait à la guerre et notre situation d'après-guerre aurait été bien différente de ce qu'elle a été."

LES SNOBS

On vient d'éditer une nouvelle traduction française du "Livre des Snobs." L'occasion est bonne pour relire ce chef-d'oeuvre de l'humour britannique, vieux déjà de près d'un siècle, et pour méditer sur un travers de l'esprit humain que William Makepeace Thackeray eut la gloire d'exposer, sinon la gloire de le découvrir. Car, en publiant dans le "Punch" les "Snob papers", Thackeray, comme il nous avertit lui-même, ne se flattait que d'être l'auteur prédestiné à écrire la monographie d'une espèce d'hommes répandus sur toute la terre et qui, depuis la création, attendait son historien : "Au commencement Dieu fit le monde, et avec lui les snobs. Ils sont de toute éternité, sans être plus connus que l'Amérique avant sa découverte. Aujourd'hui seulement, postquam ingens patuit Tellus, la foule a fini par avoir un vague sentiment de cette race." Quelque vingt ans avant le livre de Thackeray, les Anglais, en effet, avaient créé le mot snob; mais il restait à définir exactement ce néologisme, et, par cette définition, pour marquer les acceptions du terme jusqu'en ses nuances, ce n'était pas trop que tout un copieux volume.

"Quiconque admire bassement les choses mesquines est un snob. C'est là peut-être l'exacte définition de ce mot et du type qu'il représente". Ainsi parle Thackeray vers le début du chapitre deuxième du Livre des Snobs. M. Gérard Bauer a fort justement souligné combien cette formule est voisine de celle qu'employa Flaubert pour caractériser le bourgeois : "J'appelle bourgeois tout ce qui pense bassement." La parenté du snob de Thackeray et de son contemporain le bourgeois de Flaubert est donc étroite à l'origine. Mais petit à petit, à mesure que le mot snob s'acclimatait en France, le sens s'élargissait. Et si l'ombre de Thackeray revient parfois sur la terre, sans doute elle trouve à Londres autant de snobs des mêmes sortes qu'elle en rencontrait au début du règne de la reine Victoria; mais si elle s'aventure à passer le détroit, elle doit être assez surprise de voir qu'à Paris le snobisme prend de plus en plus une forme intellectuelle. Elle peut constater aussi que nous sommes ici beaucoup moins sévères pour les snobs que Thackeray lui-même. Et nous avons bien nos raisons, car pour nous, et depuis longtemps, être snob ce n'est plus admirer bassement les choses mesquines, c'est plus simplement se mettre à la remorque de ceux qui donnent le ton. Ceux-là n'ont point toujours mauvais goût, et parmi les objets proposés à la vénération des snobs, il en fut et il en est qui vraiment méritent d'être vantés.

N'a-t-on point vu aussi l'armée des snobs se rallier aux meilleures causes, et, en maintes occasions, les défendre avec tant de chaleur qu'elle assura leur succès? Prétendre que sans ce renfort (dont ceux qui combattaient à l'avant-garde restaient tout surpris), bien des justes batailles engagées devant l'opinion eussent été irrémédiablement perdues serait à peine un paradoxe. Qu'à l'origine du Snob ait été proche parent du bourgeois (au sens où l'entendait Flaubert), il n'en est pas moins, comme il arrive dans tant de familles, devenu son irréconciliable ennemi. Et, parce qu'il rougit de ce cousinage, il fait des efforts pour prendre le contre-pied de tout ce qui pourrait le rappeler. Aussi, tandis que le bourgeois s'en tient aux idées reçues et aux succès consacrés, le snob se montre-t-il avec ostentation zélateur de toutes les jeunes gloires. Son ambition serait de faire croire qu'il a lui-même et le premier, découvert le signe du génie dans le vagissement du futur grand homme au berceau. Il oublie de très bonne foi qu'il n'a fait que suivre un guide mieux averti. Ne lui reprochez point d'avoir enfoncé une porte ouverte, vous seriez injuste : la porte était à peine entrebaillée quand il l'a franchie, et c'est bien sous la poussée de tous les snobs, ses frères, que le passage s'est élargi pour donner place à la foule apportant à l'artiste l'hommage innombrable de la renommée.

Mais à ce moment le snob commence à douter : il est déjà tout près de brûler ce qu'il adorait tout à l'heure. L'ardeur qu'il avait mise à faire des prosélytes, tant qu'il s'agisait de recruter des fidèles pour la petite chapelle d'une divinité presqu'ignorée, l'abandonne. Il lui déplaît de voir l'objet de sa dilection être choyé par tous. N'est digne d'éloge à ses yeux que qui n'a pas encore rallié tous les suffrages. Le consensus omnium est pour lui l'indice certain d'une faiblesse. Et devant le grand succès il tourne casaque et d'autant mieux qu'il aurait été au fond bien empêché de dire les raisons de son emballement. Ne vous avisez pas de lui rappeler son enthousiasme de naguère; il vous répondrait que ce n'est pas lui qui a changé mais bien l'homme dont il avait fait son idole, qui promettait tant et qui n'a point tenu.

* * *

N'importe. Pardonnons aux snobs. Nous le devons faire d'autant plus volontiers qu'un examen de conscience quelque peu scupuleux et attentif aura tôt fait de nous convaincre que nous n'avons pas le droit de leur jeter la pierre. Snobs, nous le sommes tous prou ou peu dans notre société contemporaine. Et Thackeray lui-même... mon Dieu oui, Thackeray lui aussi ne fut-il pas snob à ses heures et en bien des pages par l'excès même de son antisnobisme, et tout comme Flaubert dont la 'bourgeoisophobie' s'est plus d'une fois produite de manière assez "bourgeoise" ?

N'est-ce pas en effet une variété de snobisme que cette préoccupation de découvrir en tout homme une tare, de ne plus voir, à côté du défaut les qualités : n'en est-ce pas une autre que de s'efforcer, par crainte de passer soi-même pour snob, à faire ou à dire exactement le contraire de ce que pourrait dire ou faire un snob, et cela au risque d'être tout simplement grossier? C'est en tous cas se condamner à vivre dans une contrainte de tous les instants; et ce manque de naturel et cette absence voulue de spontanéité ne sont-ils pas la marque essentielle du snobisme et du pire ?

(Le Gaulois) RENE DUMESNIL

LLOYD GEORGE

Nous n'avons pas l'intention de faire une étude sur Lloyd George; la visite au Canada de cet homme d'Etat anglais, est surement d'une grande importance.

Bien que ne représentant plus la Grande-Bretagne officiellement, puisqu'il a été défait aux dernières élections anglaises, ce personnage est l'un des plus brillants dans l'arène politique du monde, et simple député aujourd'hui, il n'en conserve pas moins son auréole de premier-ministre durant la guerre et les discours qu'il prononce actuellement sont lus par tous avec un grand intérêt.

Il est vrai toutefois qu'il faut généralement prendre ce qu'il dit avec circonspection, car il n'est pas toujours très particulier sur ses jugements et ses appréciations des hommes et des choses; c'est un homme du moment, mais enfin il occupe sur la scène du monde une place prépondérante et certaines parties du discours qu'il a prononcé à Montréal sont pour nous d'une sérieuse importance.

Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant une partie de ce discours.

EXTRAIT DU DISCOURS DE LLOYD GEORGE

DE LA PRESSE DE MONTREAL

Le traité de Versailles peut avoir ses défauts. On en fait aujourd'hui l'épreuve. Il peut aboutir au succès ou à la faillite, mais il reste pour le Canada un témoignage d'une valeur inoubliable, car le traité de Versailles lui répond de sa dignité de nation, certificat signé par presque toute les nations de l'univers, après une guerre de quatre ans et demi. Il prend donc la figure d'une grande charte pour le Canada.

Il est vrai que vous n'avez pas pris part à la guerre en vue de notre gratitude. Mais qu'on me permette à moi d'outre-mer, qui ai entendu le bruit des canons résonner à nos oreilles, permetez-moi de vous offrir l'hommage de notre profonde gratitude pour être accourus à notre secours au moment le plus critique de notre histoire. Il n'est rien que vous avez fait durant la guerre que je puisse vous apprendre. Vous avez envoyé outre-mer 400,000 hommes, soit 3 fois plus que nous n'en avons fait traverser nous-même, en Grande-Bretagne, proportion gardée de la population.

Ce nombre ne donne pas la mesure de votre service. C'est la promptitude avec laquelle vous êtes venus à notre aide, qui constitue votre plus grand mérite. Je me rappelle que l'ambassadeur français Paul Cambon, le plus zélé des artisans de l'entente cordiale, est venu auprès du cabinet anglais un jour ou deux avant la déclaration de la guerre. Les larmes aux yeux il nous disait : "Envoyez-nous un escadron de cavalerie, rien qu'un escadron de cavalerie." Nous lui avons répondu: "Mais les Allemands ont des milliers de soldats. Que vous vaudrait un escadron de notre armée?" Et M. Cambon avait répondu: "Mais vous ne croyez pas ce qu'un seul escadron arborant le drapeau anglais apporterait de réconfort au coeur des millions de Français"!

Ainsi le Canada a-t-il fait envers nous. Nous hésitions, la crainte nous rongeait, quand une voix nous est parvenue: "Les Canadiens seront derrière vous." Je me rappelle comme membre du ministère d'alors l'encouragement que cette promesse nous a procuré à une heure extêmtment sombre.

M. Lloyd George déclare que cela a été l'appui moral fourni par le Canada. Il ajoute qu'il a été réellement effectif sur les champs de bataille. En quatre batailles à tout le moins. Un jour l'ennemi a rompu nos lignes et menaça les ports anglais de la Manche. Le désastre pouvait nous surprendre, non la défaite, encore qu'elle fut gravement compromise. Londres pouvait être bombardée, mais l'esprit des citoyens n'eût pas été abattu. Le courage anglais n'est pas fait de lattes et de plâtre. Jamais l'artillerie allemande n'aurait pu ébranler le moindre de nos petits londoniens. Cependant la rupture de nos lignès du côté de la Manche créait du danger. Nos communications avec le continent pouvaient couper et arrêter nos envois de munitions et de vivres. Dunkerque pris, Calais et Boulogne ravis par l'ennemi, il restait très peu d'ouvertures jusqu'à la France.

De grandes batailles ont donc eu lieu pour mettre les Allemands à l'écart. La première attaque a été repoussée et repoussée par la vieille armée anglaise, celle qu'on voulait parfois mépriser. Elle se composait de vétérans. Mais la seconde attaque a été vaincue par une armée nouvelle, dont les membres étaient citoyens quelques mois auparavant. Ils avaient été jetés précipitamment au front et opposés à un earmée qui passait aux yeux du maréchal Foch pour l'armée la mieux exercée, la mieux équipée, la mieux organisée qui fût. Cette armée puissante a été écrasée par une troupe inexpérimentée, mais brave, audacieuse. Dans cette armée, le Canada comptait ses recrues.

M. Lloyd George a insisté sur la hardiesse et l'effort indomptable de troupes qui ont résisté non seulement à l'artillerie allemande, mais aux gaz asphyxiants. Grâce à elles et au Canala, nos lignes ont été réunies et la Manche n'a plus eu à craindre. Et ce jour là la feuille d'érable a été brodée pour toujours dans les plis d'or du drapeau de la liberté humaine.

Voilà pourquoi, connaissant cet effort aussi douloureux que glorieux du Canada, je viens vous dire merci et grand merci.

M. Lloyd George aborde ensuite le sujet de l'Empire et dès lors sa parole produisit une très grande impression. Je ne voudrais pas vous retenir longteemps.

L'Empire britannique s'est révélé durant cette guerre et pour la première fois comme l'un des gardiens souverains de la liberté humaine. L'Angleterre avait déja combattu l'Armada, Louis XIV et Napoléon, mais pour la première fois l'Empire soulevait toute sa puissance et toute sa majesté et se jetait dans la mêlée le 4 août 1914. Et, Dieu merci, il se levait pour défendre sa iberté.

C'est un empire composé de bien des races. Dans cette salle même je reconnais la présence de deux à lire vos inscriptions bilingues.

Aujourd'hui même à Londres se trouvent réunis des représentants de races diverses. Vous y voyez des Anglais, des Ecossais et des Irlandais. Oui, des Irlandais, que je suis heureux de trouver là. J'ai fait mon possible pour qu'ils y fussent et d'avoir réussi je suis content plus que tout au monde. Vous remarquez encore des Français du

(A suivre en page 2)

EXTRAIT DU DISCOURS LLOYD GEORGE

(Suite de la page 1)

Canada, des Hollandais du Sud-africain, et des représentants des Indes. C'est donc un empire de plusieurs races, groupant celles qui sont à l'est et celle qui sont à l'ouest, celles qui sont au nord, celles qui sont au sud, et qui jouissent d'un climat d'une civilisation et d'une religion particulière.

Arrivant aux Etats-Unis, je remarque qu'ils se trouvent dans une même situation. Mais leur problème n'est pas le nôtre. Habité par toutes sortes de races, les Etats-Unis y trouveront un jour matière à de grands embarras. Quel est ce problème des Etats-Unis? C'est de s'assimiler toutes les races. Vous rencontrez ici un français, là un Hollandais, et gare s'ils discutent de religion. Il y a aussi des Irlandais, des Anglais, des Gallois, demeurant dans la même rue ou dans la même ville. La tâche de l'Etat est de les agglomérer, de les fondre dans un même creuset. Il faut de tous ces éléments disparates faire un corps homogène de nation, comme on ferait un bloc de béton. Telle est la tâche ardue des Etats-Unis, tel est le problème auquel ils font face aujourd'hui. Mais ce n'est pas le nôtre.

Chez nous il s'agit de tailler des carrés de granit ou de marbre extraits de carrières différentes, de les faire entrer dans la construction d'un édifice où chaque bloc apportera sa résistance, sa couleur, sa beauté, pour faire en sorte que le tout forme une nation aux assises solides, et à une étonnante variété d'aspects.

Voici le granit des Indes, voici le granit écossais d'Aberdeen, voici la pierre anglaise, durable, qui a subi l'épreuve de tous les âges, voici la pierre de mon pays, tirée de ses collines, pas en grande quantité, mais en qualité.

Ainsi se présente notre problème, celui de l'empire britannique. Ne cherchez pas à résoudre à la manière des Etats-Unis. Vous échouriez. Le Royaume-Uni dans un territoire relativement exigu, comprend quatre races distinctes. l'Angleterre proprement dite, émergeante, dominatrice, infiniment plus riche que les trois autres en ressources et en population. A ses côtés se tiennent l'Ecosse, possédant une histoire en propre, une littérature incomparable, l'Irlande et le pays de Galles. L'Angleterre a huit fois la population de l'Ecosse, sept fois celle de l'Irlande et six fois celle de Galles, néanmoins ne sommes-nous pas uniquement des Anglais, mais des Anglais, des Ecossais, des Irlandais et des Gallois.

Un politique a dit: "Nous qui appartenons à la race la plus forte, soumettons-donc les autres et fondons-les dans notre propre creuset." Mais ces tentatives ont abouti à un échec dont l'Angleterre a été appauvrie. Cromwell a [illegible] les Ecossais, mais 150 ans après Bobbie Burns a fait appel à ses compatriotes en les faisant se [illegible] pour la liberté [illegible] le souvenir des victimes de l'agression [illegible]. Sept cents ans durant l'Angleterre a essayé de détruire la nationalité des Irlandais [illegible]. Mais sept cents ans [illegible] la nationalité irlandaise est plus vivace que jamais. Enfin au pays de Galles [illegible] trois châteaux forts ont été bâtis pour écraser notre peuple. On pendait le premier Gallois qui parlait sa langue maternelle. Nous usions de représailles. Que voit-on aujourd'hui? L'un de ces châteaux est maintenant habité par un Gallois de bon aloi, celui-là même qui vous parle en ce moment.

Ces luttes vaines ont donc été abandonnées. L'Anglais, de bon sens avant tout, s'est dit que cela ne pouvait plus aller. Il a reconnu que la Providence avait mieux arrangé toutes choses [illegible] Ecossais [illegible] Grande-Bretagne [illegible] d'une paix profonde [illegible]

toujours quatre races en Grande-Bretagne.

L'empire jouit de la même unité. Le patriotisme est centipède. Il existe plusieurs patriotismes. Il y en a pour votre ville—je crois que vous voulez voir prospérer Montréal avant Toronto et je serais surpris que Toronto n'éprouvât pas le même sentiment contraire. Et vous avez raison. Votre patriotisme va d'abord à votre ville. Vous l'étendez ensuite à votre province, puis à tout le Canada, enfin à l'Empire. Encore n'est-ce pas la fin, puisque vous aimez l'humanité entière.

Je me rappelle avoir séjourné juste avant mon départ dans une ville galloise, du nom de Swansea. La ville m'avait fait le même honneur que j'ai reçu ce matin des mains de votre maire. Elle avait mis mon droit de cité dans un écrin fait de tous les métaux de la ville. Il y avait du fer de l'acier, de l'étain, du cobalt, du nickel, de l'or et de l'argent. Ils n'avaient pas été fondus dans un seul métal. On les distinguait tous sur l'écrin, ici, l'or et l'argent, là, le nickel et l'acier, mais tous composaient un étui où se trouvait renfermé mon droit de citoyenneté.

Tel est l'Empire britannique, beaucoup de métaux ensemble : des Hindous, des Ecossais, des Français, des Anglais. Ils constituent un écrin, emblême protecteur de la liberté de tous et de chacun des citoyens de l'Empire.

.... **TRIBUNE LIBRE**

Lloyd George

Mon compatriote qui s'est opposé vigoureusement, lors de la dernière réunion du Conseil, à la venue et à la réception officielle de M. Lloyd George dans notre ville avait mille fois raison.

Les vétérans français auraient dû l'appuyer. Ils ne l'ont pas fait, c'est regrettable. Cependant le geste eut été beau et ils eussent fait preuve de patriotisme, patriotisme beaucoup plus efficace que l'organisation d'un bal ou d'une fête paysanne. Ils eussent surtout fait preuve de patriotisme en essayant d'empêcher Lloyd George le lâcheur, de vouloir venir débiter ses mensonges contre la France dans une ville française.

J'ai dit mensonges? A l'encontre de l'Auvergnat je ne m'en dédis pas. Un exemple? En voici un, et je cite en des passages du discours du "petit Welsh" prononcé à Winnipeg samedi dernier devant 5,000 badauds.

"Les soldats de Winnipeg étaient à la seconde bataille d'Ypres, (à côté des Français, rien de plus vrai) quand pour la première fois, les Allemands émirent leurs nappes de gaz asphyxiants les meilleures troupes de France, des vétérans, démoralisés, s'enfuirent, laissant le chemin de la mer ouvert aux Allemands." Ensuite vient un dithyrambe sur les soldats de Winnipeg qui tinrent seuls la ligne alors que les Français avaient fui et ce jusqu'à ce que de vaillantes troupes de Londres vinssent les relever.

Je sais qu'il est malséant de le dire, mais M. Lloyd George a menti.

L'attaque dont il parle est celle du début de l'année 1915. Nos troupes du secteur d'Ypres, une division de vieux territoriaux, (chez nous jeunes et vieux étaient au front) tenait la ligne. Enveloppés à l'improviste par la nappe de gaz mortels, suffocants, ne pouvant plus respirer, rendant le sang par la bouche, les yeux, les oreilles, les "vieux" recherchèrent les endroits non atteints par le gaz et et disons-le sans honte, ils reculèrent. Quant aux troupes de Winnipeg, elles firent la même chose. Tout le monde en eut fait autant. M. Lloyd George inclus.

Mais la route de la mer ne resta pas longtemps libre. Une brigade de la 152e Division qui était alors au repos dans la région de Houtekerque composée des 77e et 135e régiment d'infanterie fut alertée et non seulement arrêta la ruée allemande, mais dès le lendemain reconquit le terrain perdu. Et ceci, n'en déplaise à M. Lloyd George, fut fait bien avant que ses fameuses troupes de Londres vinssent relever les troupes canadiennes.

Q'était-ce que Ypres à côté de Verdun, où nous avons refusé la coopération anglaise? Les troupes anglaises, que je sache, n'ont jamais repris ce que nous avions perdu. M. Lloyr George pourrait-il en dire autant?

Enfin et fort heureusement, il n'est pas venu à St-Boniface et n'a pu de ce fait nous jeter ses vilennies à la face, et chez nous J'en félicite chaleureusement mon compatriote, car c'est un peu sa faute, ne nous le dissimulons pas.

Bang.

BEL ELOGE DES CANADIENS

Sir Robert Kindersley, directeur de la Banque d'Angleterre et gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson, a fait les commentaires suivants sur l'emprunt canadien: "Il est surprenant et réconfortant de constater que le peuple canadien a pu, dans l'espace de quelques jours, souscrire $200,000,000, pas moins, à l'emprunt du gouvernement du Dominion. Un tel résultat n'aurait pas pu être obtenu dans la situation actuelle où se trouve le monde si la grande majorité des Canadiens n'avaient pas repris leur habitude de dur travail et d'économie, sans quoi aucun pays ne pourrait réussir."

LA DERNIERE OEUVRE D' ALBERT DE MUN

........Dans cet hôtel de la rue François Ier, qu'occupe la **Société Française de Secours aux Blesséés Militaires,** deux modestes pièces, au fond de la cour, furent, au déut de la guerre, le berceau d'une grande oeuvre. Chaque jour, Albert de Mun se tenait là; auprès de lui, un défilé de prêtres s'offrant comme aumôniers. Au lendemain de l'autre guerre, il avait, en fondant l' **Oeuvre des Cercles,** conçu le noble rêve de mettre à la portée des masses tout ce que le message religieux recèle de disciplines, d'énergie, et de préparer à la France pour les luttes futures, des générations vivifiées par ces disciplines. Quarante-trois ans plus tard, en ce rez-de-chaussée de la Croix Rouge avec une allégresse d'improvisateur que servait la maturité d'une expérience, il organisait le contact entre le sacerdoce et les vingt-sept classes de Français que le péril réclamait et que la mort guettait.

Tout ce que prévoyaient les décrets en vigueur, c'était l'affectation de deux aumôniers à chaque corps d'armée mobilisé; et ce cadre minuscule—deux cents prêtres pour un million d'hommes s'échelonnant entre Dunkerque et Belfort—n'existait encore qu'en théorie, sur le papier. L'Etat qui venait de proclamer l'union sacrée cessait assurément d'être gêné pour causer avec l'Eglise; la fausse logique éprise de fausse abstractions, qui condamnait les deux pouvoirs à s'ignorer, avait dû se taire, humilié, devant le réalisme social et les nécessités vitales du pays. Mais l'Etat, dans le branle-bas de ces tragiques semaines, aurait-il le loisir de concerter lui-même avec les autorités religieuses les mesures à prendre pour assurer un réconfort spirituel à ces soldats qui avaient commencé de mourir : Albert de Mun vint lui dire : "Je ne vous demande que votre bonne volonté, tolérante et loyale, et qu'un sauf-conduit pour les prêtres qui voudront partir; je me charge du reste." L'Etat consentit, et l'aumônerie volontaire aux armées fut créée; elle fut le fruit de cet accord entre la vaillance d'une initiative individuelle et la sollicitude dont s'émouvait soudainement l'Etat pour les libres aspirations des consciences. Ayant ainsi rapproché l'Eglise et la France en armes, Albert de Mun s'éteignit.

L'oeuvre qu'il avait fondé pour l'incessant ravitaillement des âmes, sur tous les fronts, fut après lui précisée, développée, poursuivie, avec une assidue ténacité, par un de ses plus anciens et plus chers disciples. M. Geoffroy de Grandmaison, président de la Société Bibliographique, qu'assistait sans relâche M. François Veuillot. Dans leurs cartons, quatre ans et demi durant, s'accumulèrent des correspondances d'aumôniers, qui jetaient une magnifique lumière sur le moral de la France du front. Aujourd'hui, devant nous, ces archives s'ouvrent, dans le livre qu'ils publient sous ce titre : **l'Aumônerie militaire pendant la guerre**; et nous avons là, avec l'histoire d'une attachante institution de précieux raccourcis de psycologie religieuse, dessinés et commentés par ces aumôniers; en ces minutes de péril où les âmes, face avec le gouffre de la mort, donnent l'émouvante impression d'être des âmes vraies, ces prêtres y savaient lire, et redire, ensuite ce qu'ils avaient lu.

* * *

L'institution—il srait trop long d'en expliquer ici les raisons—garda toujours quelque chose d'improvisé: elle fonctionna, dans l'ensemble avec plus d'élan que de méthodique régularité; en bien des secteurs, elle fut secondée par les prêtres soldats, par les prêtres infirmiers, à qui souvent les chefs laissaient quelques loisirs pour un ministère proprement spirituel; ailleurs, au contraire, réduite à ses propres ressources, elle se sentit nettement insuffisante pour répondre à tous les appels, à tous les besoins. Car les besoins qui ne pensaient pas à appeler étaient peut-être plus urgent encore, et plus dignes de dévouement, que ceux qui appelaient, et dont on pouvait dire, reprenant un mot de Pascal, que cherchant le prêtre ils l'avaient déjà trouvé. Nos deux auteurs expliquent avec une judicieuse précision, qu'il y eut plutôt en définitive, des aumôniers militaires qu'une aumônerie militaire.

Ces prêtres étaient demandés là où l'on mourait; mais ils sentaient tous que la France attendaient d'eux autre chose qu'une aide à donner aux mourants. Ils n'acceptaient pas aisément de n'être partis pour le front qu'en vue de tenir une école de bonne mort. Autour d'eux, dans les tranchées, dans les campements de l'arrière, nombreuses étaient les vies humaines qui aspiraient à leur confier leur détresses, récentes ou anciennes, à déposer devant eux beaucoup de leurs fardeaux, y compris celui de leur "cafard", et à réapprendre ou à apprendre pour la première fois, de quelles ressources ils disposaient pour alléger, pour soulager. De ces innombrables dialogues entre ces aumôniers et l'âme française, M. François Veuillot nous donne des échos très instructifs. Parfois, en haut lieu, des bureaux s'étonnèrent, s'inquiétèrent, de voir ces prêtres tenir école de bonne vie. On les avait laissés venir comme liturgistes de la dernière heure, pourquoi donc s'occupaient-ils des autres heures, et pourquoi s'y mêlaient-ils?

Ils s'en occupaient, ils s'en mêlaient, parce que la liberté positive des consciences exigeait qu'on ne marchandât plus au divin sa part—à ce divin vers lequel elles aspiraient. L'affectueuse confiance de beaucoup de poilus se serait réputée déçue, si nos aumôniers se fussent bornés à bénir des agonies et des tombes, lorsqu'on les savait dépositaires d'un Evangile de vie.

La vertu même de ce dépôt, et la façon dont ils l'exploitaient pour tenir les courages en haleine, suggérait un jour à M.le général Gouraud cette reflexion, qu'"avec un bon colonel et un bon aumônier, un régiment passe partout." On passait, mais en laissant derrière soi ,parfois, le cadavre de l'aumônier. Sur cent trente-deux Jésuites qui vinrent servir dans l'aumônerie, vingt-trois furent tués. Beaucoup d'aumôniers, pour mettre la soutane à l'honneur persistèrent à la porter jusque dans les premières lignes. Et les aventures de chevalerie que des morts héroÏques couronnèrent ajoutèrent une superbe page à l'histoire nationale de notre Eglise de France.

* * *

Je me détachais hier de cette page, un instant, pour donner un premier coup d'oeil au livre que venait de m'envoyer un docte historien du Morvan, M. l'abbé Charrier, sur la révolution à Clamecy, et voilà que mes regards tombaient sur une lettre qu'écrivait en 1812 un prêtre originaire de cette ville, l'abbé Surugue, curé de Saint-Louis-des-Français à Moscou, au moment où y séjourna la Grande Armée. "Vous saurez, disait-il, ce qu'est le christianisme de cette armée quand vous apprendrez que dans un corps de 400,000 hommes, tel qu'il était au passage du Niémen, il ne se trouvait même pas un seul aumônier. Il est mort près de douze mille personnes pendant leur séjour, et je n'ai enterré avec les cérémonies ordinaires qu'un officier et un domestique du général Grouchy; tout le reste, officiers et soldats, ont été enterrés par leurs pairs, dans le premier jardin voisin. Ils n'ont pas l'air de croire à une autre vie. J'ai passé une fois dans une salle d'officiers blessés; tous m'ont parlé de leurs besoins physiques, et pas un de ses infirmités spirituelles, et cependant le tiers d'entre eux avait la mort sur les lèvres."

Rouvrant ensuite le volume de MM. Geoffroy de Grandmaison et François Veuillot, j'y lisais le récit d'agapes eucharistiques tout à fait imprévues, dont les convives furent des poilus, et même des "joyeux", et qui mettaient en communion avec Dieu un certain nombre de vies, pour combien de temps? je ne sais—car le divin qui se fait humain accepte, à l'image de tout ce qui est humain, de n'être peut-être qu'éphémère. Mais, du moins, il avait passé, il avait frôlé les âmes; Albert de Mun n'avait pas travaillé en vain.

Je réfléchissais, alors que dans la France d'il y a cent ans, où Dieu n'était même plus désiré au lit de mortdes soldats, l'Etat venait de faire ménage avec l'Eglise, par le Concordat, et que ces scènes de ferveur collective qui, durant la Grande Guerre, se multiplièrent, succédaient de peu d'années au divorce de ce ménage. Bien mal avisé vraiment serait l'historien qui chercherait dans l'histoire des rapports entre les deux pouvoirs un indice sûr de l'état religieux du pays.

(Le Figaro)

Georges Goyau
de l'Académie Française.

NOTES LOCALES

Nos félicitations à M. J. A. Prenovault à l'occasion de son élection comme commissaire d'écoles.

M. Prenovault a toutes les qualifications requises pour faire honneur au quartier qu'il représente.

ISLE DE CHENES

Depuis longtemps la seule manière que nous avons de nous divertir, durant les longues veillées d'automne, est le jeu de cartes.

Cet automne notre bon curé, M. Rivard, a bien voulu nous préparer une soirée tout à fait différente. Ce sera une scène lumineuse, reproduction d'une lanterne magique, le tout est le fruit de son travail actif.

M. l'abbé J. Jutras, curé de Letellier, donnera à cette occasion une conférence sur les silos, ce sera sans doute fort intéressant et instructif. Nous prions les gens des paroisses environnantes de se joindre à nous pour l'encourager. Cette séance aura lieu dimanche le 21 octobre dans l'église paroissiale de l'Isle de Chênes.

Admission : Adultes, 50 sous;
Enfants : 25 sous.
Petit paroissien.

VOX POPULI . . .

—Savez-vous quel est l'homme le plus populaire en Russie après Lenine, considéré comme une manière de prophète?

—Trotzky?

—Non, vous n'y êtes pas.

—Lloyd George, Hugo Stinnes?

—Vous déraillez.

—Qui?

—M. Poincaré.

—Mais c'est la bête noire des bolchévistes.

—Pas du tout. L'énergie du du président du conseil, qui a résolu, en dépit de tous les sophismes des économistes financiers et politiciens internationaux, de faire payer à l'Allemagne les réparations et a maintenu contre vents et marées l'occupation de la Ruhr, a fait une impression énorme au pays des soviets. Tel est le résultat de la constance de l'effort dans la ligne droite. Poincaré, en Russie, s'identifie à la France victorieuse qui entend ne pas se laisser frustrer de son juste droit. C'est pourquoi les Russes disent qu'il y a deux as en Europe: Lenine et Poincaré, et peut-être un troisième: Mussolini, qu'il faut voir venir.